

CE QUI S'IMPOSE

- vues politiques -

N°3

**MES CLASSES
VENDANGEUSES**

par mickaël andré

ce qui
s'impose

n°3
mes classes vendangeuses
par mickaël andré

2019



Éditions
Maison
Rose

editionsmaisonrose@riseup.net
editionsmaisonrose.noblogs.org



MES CLASSES VENDANGEUSES



À FORCE de rester courbé en avant, ça fait mal entre les omoplates. Si tu veux aller vite, il ne faut jamais te relever, tu coupes une ou deux grappes, et tu jettes dans la caisse. Si tu te relèves pour avancer, tu perds du temps. C'est surtout toi qui as mal entre les omoplates. Les femmes ne font que ça, couper, couper, couper, c'est normal qu'elles aient mal entre les omoplates à la fin de la journée. Les hommes, c'est différent, on coupe mais on fait aussi d'autres choses. Moi, quand je ne coupe pas, je porte les caisses remplies de raisins, je les mets dans le transpalette puis je les décharge, je les entasse dans la remorque, "dans l'char" comme on dit là-bas. Ça fait plutôt mal au niveau des lombaires.



QUAND j'avais 16 ou 17 ans j'ai fait les melons deux étés de suite, de quoi me faire un peu d'argent de poche, me payer un ciné tous les trois mois et l'essence de la mobylette. Je partageais mes lignes avec un jeune qui jouait de la basse dans un groupe de reggae. Il faisait très chaud, on commençait à 6h du mat'. On travaillait tous les jours, on était payé plus le dimanche et les jours fériés. Je me souviens du champ sur lequel on travaillait le 14 juillet, je saurais y retourner. À 17 ans, j'ai passé le Bafa, j'ai troqué les melons pour des gamins, j'étais payé deux fois moins mais c'était plus fun.



J'AVAIS déjà pensé à aller faire les vendanges chez les parents d'une pote à Sauternes, j'aurais bien mangé, j'aurais bien bu, j'aurais pu demander des choses et d'autres, sur le vin, sur la vigne, j'aurais appris des trucs. Mais ça ne s'est pas fait, mauvais timing. Je ne fais pas les vendanges pour la thune, même si c'est bien d'être en Suisse et donc

payé plus. Je n'ai pas vraiment besoin de gagner des thunes en ce moment. Pas de nécessité mais de la curiosité. Pas pour la vigne, pas pour le vin. Passer du temps chez ta tante et tes cousines, te voir dans ta famille. Le travail aussi, être ouvrier agricole pendant deux semaines à nouveau, quinze ans plus tard. C'est un luxe de le prendre comme ça, mais c'est comme ça que je le prends.

•

ON embauche à 9h. Il faut être au château un quart d'heure avant pour que le minibus nous monte aux vignes. Très vite on est en retard d'une, deux, cinq minutes. Là-haut, certaines ont déjà commencé leur ligne alors qu'on arrive à peine. Le premier jour quand même, on a été en avance parce qu'on a accompagné ta cousine au bus pour huit heures et demie et puis on a fait un tour en attendant, on a ramassé quelques noix pour midi, on a regardé un champ mouillé se réveiller. Jusqu'au jour où, bien sûr, on ne nous a pas attendues.

○

VOILÀ comment ça se passe :

les femmes en haut,

les hommes en bas,

deux personnes par ligne,

les femmes descendent,

les hommes montent,

on reste avec le même binôme toute la journée ou au moins par demi-journée,

on avance ensemble,

les femmes ont des "luges", sur lesquelles poser les caisses en plastique, qu'elles traînent avec une corde, ça évite de se baisser et de porter la caisse, et comme ça descend, ça marche bien,

les hommes, pas besoin de luge, on porte nos caisses, on remonte les mêmes lignes que font les femmes jusqu'à les rejoindre et, depuis le bas, on peut partir sur d'autres choses.

•

JACQUES est le plus vieux de nous tous. Il descend le tracteur, et puis au caveau il aide plus ou moins à décharger et après il remonte avec les caisses vides. Ranko et moi, on porte les caisses pleines. Joaquim "partage" les caisses vides, il les pose dans les rangées. Il dit "partager", et Paulo aussi, celui qui conduit le transpalette, parce qu'ils sont portugais. En fait, ils veulent dire répartir, mais on comprend, ce n'est pas très dur à comprendre et en fait on n'a pas vraiment besoin de comprendre car

c'est toujours eux qui le font.

○

DANS les lignes, de l'achillée, des pissenlits, dans celles plus vers le fond de la consoude. On les écrase avec nos pieds, avec les chenilles du transpalette. Sous les vignes les voies de chemin de fer et parfois des employés qui nous regardent. Au bout, la gare du village voisin. Quand il fait beau, on monte dans les champs au-dessus, on s'assoit dans le soleil, on cherche des noix, on s'allonge dans le soleil. Une fois, on a fait l'amour après le déjeuner, cela nous a mis un peu en retard. Le soir, on a refait l'amour sous la douche.

•

- JE trouve ça bizarre, les femmes en haut, les hommes en bas.
Je lâche ça de façon un peu théorique, la réponse de Joaquim est attendue :
- C'est trop difficile pour les femmes de porter...
- Pour certains hommes aussi, non, ça n'a pas forcément à voir ?
Mais bien sûr, ce n'est pas comme ça, de but en blanc, qu'il faut aborder les choses ; d'ailleurs, la plupart des femmes de l'équipe seraient bien en mal de porter. Joaquim reprend :
- Une fille est venue il y a deux ans, elle était française, elle dormait dans son camion, elle faisait du cirque et des petits boulots comme ça à droite à gauche pour faire un peu de sous. Elle ne voulait faire que les trucs durs. Tous les trucs durs elle voulait les faire, alors c'est elle qui portait.

○

ET voilà comment on fait :
chacun-e a un sécateur, qu'on garde pour toutes les vendanges,
il y a beaucoup de raisins cette année mais il y a
des parties pourries et
des parties encore pas mûres alors
il faut trier,
on coupe toutes les grappes mais il faut trier,
et comme il y en a beaucoup il ne faut pas perdre trop de temps,
on n'enlève pas grain par grain,
quand la grappe est trop pourrie, on jette, « on a meilleur temps à jeter »,
l'année d'avant, c'était différent, on faisait attention, on gardait tout parce qu'il y
avait peu de raisins, mais cette année non.

•

ON a une pause l'après-midi, vers 15h30. Mais pas le matin. Le matin, c'est 3h de boulot sans pause, où chacun chacune boit un coup en remontant sa ligne, se redresse, s'étire. Rien à boire sauf un thermos de thé les jours où il fait très froid, quand ça a gelé pendant la nuit et qu'à gratter les grappes on se mouille, nos gants sont mouillés, nos doigts se mouillent en-dedans et jusqu'au soleil qui réchauffe un peu tout ça, on n'a pas bien bien chaud. Le deuxième jour, Amália demande à Erwin pourquoi il n'y a pas de vin à la pause comme les autres années. Et paf (et pif plutôt), le lendemain on en a eu, et tous les jours qui ont suivi aussi. Une bouteille de rosé et une de blanc. Il n'y a pas de petites économies.

○

À LA fin de la journée, tout le monde a mal au dos. Mais personne ne le dit, pas vraiment. À part Amália, notre doyenne à tous (elle a même connu ton grand-père, non ?). Ce sont bientôt ses dernières fois, elle en a plein... le dos. Ranko aussi le dit, il me le dit à moi, quand je lui demande pour la énième fois s'il est sûr de vouloir porter encore ou s'il veut que je le remplace. Ranko est chauffeur-livreur, c'est-à-dire porteur professionnel, il porte aussi le reste de l'année quand il n'est pas en vacances dans les vignes. Il a 47 ans et il a bien mal au dos et pourtant c'est lui qu'on a choisi pour porter. Et il n'a rien dit, bien sûr qu'il n'a rien dit puisqu'on ne lui a rien demandé.

•

JE pense au sourire de Jakub. Polonais, la cinquantaine, blond, il vient en vélomoteur, de ceux-là qui démarrent en pédalant. Voilà presque 20 ans qu'il bosse sans permis en Suisse. Dans les patates ou dans les choux, les ramasser, les trier. Il a beaucoup travaillé dans les choux. Les vendanges, il les a faites une fois il y a huit ans, au même endroit. Jakub n'est pas bien grand, pas bien épais. J'ai une image de lui courbé. Dans les lignes, il est très lent. Pourtant, c'est sûr, il ne se relève jamais. Un matin, il arrive tout sourire car il a reçu son permis B, qui lui permet de travailler en Suisse. On est content pour lui. On est très content pour lui et en même temps...

○

LE patron répète ce qu'Erwin a dit sur les grappes. Les grains pas mûrs surtout on enlève, ça baisse le taux de sucre. Les pourris, c'est du vinaigre, on enlève aussi. Le ton est posé, plus pédagogique, rien à voir avec les conseils bourrus d'Erwin. Je

n'avais pas compris que c'était le patron avant qu'il prenne la parole. Quand il a rejoint le groupe autour d'Erwin, je lui ai dit bonjour comme à un vendangeur, je n'ai pas fait gaffe. Pourtant, ses fringues, ça n'allait pas du tout pour couper du raisin, sa coupe de cheveux non plus, son air non plus. Deux mots ont suffi à ce que je comprenne.

•

Erwin a fini son speech, chacun sait maintenant ce qu'il a à faire. Le patron nous salue un par un. Il fait le tour, il serre la main de chacun·e d'entre nous, il connaît presque tout le monde déjà. Mais il ne me salue pas. Est-ce que c'est parce que je lui ai déjà dit bonjour ? Est-ce qu'il m'a juste oublié ? Je m'avance vers lui au moment où il m'oublie et puis je pense que c'est le patron et je me retiens. Immédiatement. Dès qu'il a pris la parole, dès ce tour de salutations, il est devenu le patron. Il pourra être sympa, drôle, humain, je ne sais quoi d'autre, généreux même, "instinctivement" il est avant tout le patron, les choses dans ma tête sont claires.

○

TOUT de suite, je veux prendre ma place de salarié et donner au patron celle du patron. Évidemment je ne suis qu'un salarié quelconque. Peu importe qui je suis, peu importe ma vie, mon éducation, ma foutue classe sociale, ici et pour ces jours de vendanges, je suis l'ouvrier, l'infiniment remplaçable ouvrier, et il est le patron, il est celui qui paye, je suis celui qui travaille. Ce patron-là, qui s'intéresse à toi, qui veut savoir d'où tu viens, ce que tu fais le reste du temps, qui aime tout le monde, il est gentil, il est notre bon papa, il ne pense pas sans doute pas en ces termes arides de structures qui tout de suite s'imposent à moi.

•

IL s'appelle François, le patron (comme le pape). Un jour, il vient dans la ligne qu'on partage tous les deux et nous demande si on veut être payé en liquide ou par virement. Ça l'arrangerait par virement et tu dis que ça t'est égal. Il faudra que tu lui donnes tes coordonnées bancaires. Je dis que je préfère en liquide. Il fait la moue mais rien de plus. Finalement, tu changes d'avis, tu lui dis que toi aussi tu préfères en liquide. C'est plus simple, non ? Il fait la moue mais rien de plus. Soit il est gentil (un peu comme le pape) soit il n'est pas habitué à ce qu'on le contredise.

○

POURTANT, si on est là, c'est parce que ton grand-père a bossé ici toute sa vie. Le

boulot d'Erwin, c'était celui de ton papi avant, c'est lui qui faisait le vin, c'est lui qui gérait, et c'est lui qui entretenait les vignes aussi, les tracteurs, les machines, les bâtiments. C'est plutôt Paulo qui fait l'entretien maintenant, Erwin s'occupe du vin, Paulo de l'entretien, de la mécanique et un peu tout, Joaquim est sur la vigne avec Erwin, la taille, les bourgeons, les produits. Ce sont les trois salariés à l'année, et puis il y a un autre gars qui ne sera là que le week-end parce qu'il sème de l'orge en ce moment, sur d'autres terres. Je n'ai pas bien compris dans quelle mesure on était en bio, s'il y avait des trucs chimiques ou pas, la poudre blanche sur les grappes, c'est rien, on peut manger, c'est naturel ; d'après François, plus c'est naturel plus ça se voit, le chimique on ne voit rien.

•

Le premier jour, je coupe vraiment doucement. Toi tu es allée avec Sophie, qui est plus ou moins de la famille du patron, la nièce du cousin ou quelque chose du style. Tu dis qu'elle est vraiment lente mais au début c'est normal non ? On ne sait pas à quel point il faut jeter, on n'a pas encore le geste pour gratter avec le sécateur, séparer les grains pourris et ceux qui ne sont pas mûrs, faut-il couper la grappe en deux ou juste gratter, quand tu grattes il y a encore des grains pourris sous les premiers et puis ailleurs des grains encore verts, les grappes sont très compactes, elles ont toujours quelque chose à cacher. Je commence à couper avec Joaquim, j'apprends, je pose deux trois questions, ça oui ça non, on comprend vite mais après il faut choper le geste, la routine du travail, pour atteindre la bonne cadence. Il ne faut pas aller trop vite, dit Joaquim, et c'est vrai qu'il ne va pas très vite, il ne faut pas se fatiguer les premiers jours, il y en a qui se tuent les premiers jours, qui courent pour ramasser les caisses et tout ça, mais ça ne sert à rien, il faut se préserver.

○

PORTER, ça fait mal au bas du dos, aux lombaires. Moi, le soir, j'ai surtout mal aux lombaires, et puis un jour alors que je coupe, je comprends cette douleur dont tu parles entre les omoplates. Je fais attention à me baisser, à porter avec les jambes, pas avec le dos, mais parfois je dois tenir la caisse à bout de bras, pour la poser en haut. Les femmes coupent mieux, dit Paulo, elles vont plus vite. C'est vrai qu'il y en a qui vont vite, Waan et Amália par exemple, alors que Jacques et Erwin se traînent carrément, ils font des blagues sur le temps qu'il fait, sur le temps qu'il fera, sur celui que ce serait bien qu'il fasse. Les femmes parlent mais elles avancent, elles enchaînent les lignes, sans lever le moindre bout de nez.

•

LES trois premiers soirs, je finis la journée en portant les caisses et tu me files un coup de main, on reste une demi-heure de plus pour finir les caisses qui restent. À deux, on ne se pète pas le dos, toi tu prends la poignée de droite, moi celle de gauche, ça coûte deux fois plus cher au patron parce qu'on ne va pas bien plus vite, mais notre dos prend moins cher, et Paulo fume sa clope tranquille sur le transpalette pendant qu'on décharge. On a pris cette habitude de fin de journée. On ramasse ensemble s'il y a besoin et puis on rentre avec Paulo, on va faire demi-tour avec le mini-bus ou bien le 4-4 au bout du chemin qui longe les vignes par le haut, au niveau de la caserne de pompiers, pendant que Paulo va laisser le transpalette au garage, et puis on va jusqu'à chez ta tante, et Paulo retourne au caveau. Ça lui fait un petit détour, mais ça fait comme un moment de boulot hors du boulot, où on n'est plus que trois dans les vignes, à notre rythme, et puis on boit un verre de blanc, on mange un bout de gruyère, on emporte le reste à la maison, le gruyère, le chocolat qui reste de la pause de l'après-midi, parce que sinon le patron en mettra moins le lendemain, dit Paulo, on prend la bouteille qui est presque finie, ou bien celle qui n'est pas encore ouverte, qu'on rapportera chez nous, une bouteille que tu as vendagée l'an dernier, qui est un peu à toi au fond.

○

ÉVIDEMMENT, chacun a son rôle, un rôle a priori adapté à sa mesure. Sa mesure prend en compte le sexe, le sexe avant tout, ou plutôt le genre, ou plutôt non c'est pareil ici. Les femmes en haut, elles font toujours pareil. La première année tu as rempli des caisses sans savoir où elles allaient, sans savoir ce qu'on en faisait. Chaque tâche requiert quelque apprentissage bien sûr, pas tant de technique, sauf pour couper, mais plutôt un peu d'organisation. À quel moment on ramasse les caisses, combien il en rentre dans le transpalette, dans la remorque, tous les combien faut-il laisser les caisses vides dans chaque ligne et comment on s'organise pour les répartir, où tourne le tracteur, comment faire en sorte qu'il y ait toujours des caisses vides disponibles ? Il y a des personnes pour répondre à ces questions, le patron, Erwin, Paulo. Ils mettent les autres dans des rôles, qui les intègrent, littéralement. Chacun chacune apprend sa partition et l'orchestre ronronne, et la machine tourne.

•

EN Pologne, Jakub a une maison, dans une ville du sud pas loin de la frontière ukrainienne. Il dit qu'il n'a pas de famille. Ça veut dire qu'il n'a ni femme ni enfant. Mais il a sa mère. Il vit avec elle en Pologne, lorsqu'il est en Pologne. Ce jour-là, on est tous les trois en haut de la vigne, Jakub commence une ligne seul pendant qu'on attaque celle de à côté ensemble. Il ne devrait pas être seul sur une ligne, mais son équipier est sûrement occupé. Erwin passe, il réfléchit un peu, toi qui es de son côté,

il te dit de l'aider, alors tu vas tu viens entre sa ligne et la nôtre. Mais Jakub coupe très lentement et même comme ça il est à la traîne. Alors de temps en temps, on se met tous les deux sur sa ligne. Il nous en remercie, il nous sourit. C'est agréable, n'est-ce pas, de lever la tête de sa ligne?

○

LE second jour, on s'est mis ensemble pour couper, toi et moi, du haut vers le bas, comme si, donc, j'étais une femme. Personne n'a rien dit, on s'est mis à couper ensemble et à 17h, quand Ranko a dû partir, j'ai pris sa place, j'ai porté les caisses, tu m'as rejoint quand les autres ont fini de couper, c'est passé crème. Mais ça a fait jaser, c'est sûr. Pour nous, tout allait bien. La journée passe plus vite à deux, plus délicatement, et le soleil est encore plus doux.

•

LES hommes changent de tâche, échangent les douleurs, parfois même ils se reposent. Les femmes coupent, coupent, coupent. Paulo m'expliquera qu'en sélectionnant les vendangeurs, les vendangeuses, ils avaient déjà prévu que Ranko et moi on porterait. Jacques au tracteur, Ranko et Mickaël à porter, les femmes coupent, Jakub fait tout ce qu'il reste. Répartition adaptée à la machine, celle du travail, celle du patron, celle des hommes. Jacques, en quelque sorte un vieil ami du patron, qui touche sa retraite de cheminot, conduit le tracteur, attend qu'il se charge et se décharge, coupe lentement entre deux tours de tracteur en papotant avec Erwin, Jacques est un homme blanc, suisse, âgé mais sans doute pas plus vieux qu'Amália, qui est en quelque sorte la mémoire de ce vignoble, qui a bien connu ton grand-père. Depuis combien de temps fait-elle les vendanges, depuis combien de temps coupe-t-elle? Depuis bien plus longtemps que Jacques qui coupe un peu et conduit le tracteur, car avant Jacques conduisait des trains alors qu'Amália faisait des ménages et les vendanges. Depuis plus longtemps que moi aussi qui m'étire sur le transpalettes en remontant, qui boit un coup en haut de la rangée en attendant qu'elle soit terminée. Pendant que je me repose ou que je passe d'une tâche à l'autre, qui donne un moment de latence où mon corps reprend une allure normale en attendant de se redresser pour une nouvelle tâche, une tâche différente, pendant que Jacques reste assis au sommet du tracteur, Amália coupe le raisin. Et toi aussi, et Waan aussi, et toutes les autres femmes. Répartition injuste entre les hommes et les femmes. Le boulot des hommes est moins dur car il comporte des pauses, des variations. Il donne aux hommes du pouvoir en les mettant à des postes différents de la machine, depuis lesquels ils peuvent la comprendre, l'analyser et s'il le faut, agir dessus ; cette vision d'ensemble, cette pratique diversifiée leur ouvre des possibilités d'évolution qui sont fermées aux femmes. Un jour, Joaquim doit partir

et c'est à moi qu'on demande de répartir les caisses vides, sans doute suis-je le plus disposé à le remplacer, car je suis habitué à changer de tâche, j'ai une vision plus globale des vignes en les parcourant sur le transpalettes et Paulo a pu constater mon esprit logique à ma façon de rassembler les caisses pleines, il sait que je serai efficace pour les répartir, sans doute que toi ou quelqu'un d'autre ferait très bien le boulot, mais Paulo n'y pense pas, il fait au plus simple, au plus évident, il me demande à moi, tout comme un jour, sans doute, Jacques s'est retrouvé sur le tracteur et depuis y est resté. Amália, elle, n'a jamais eu l'occasion de répartir les caisses, de monter sur le tracteur ou même dans la remorque pour descendre au caveau et voir le raisin être pressé et le jus mis en cuve. Pendant plusieurs dizaines d'années, Amália a coupé, ça a été normal et ça reste normal aujourd'hui, elle n'a rien fait d'autre que couper et n'a rien appris d'autre, n'a rien pu apprendre d'autre. Elle a donné plus que n'importe qui ici à ce château et rien ne le reconnaît, les structures du travail et du pouvoir sont moins reconnaissantes envers elle qu'envers moi, qui fais les vendanges pour la première fois. Juste parce que je suis un homme. Répartition sexiste. Et que je coupe avec toi en descendant les rangées, que tu portes avec moi en fin de journée, c'est sur ça que ça met le doigt, tout doucement et pourtant il semble que ce soit déjà beaucoup. Et on te regardera mal pour cela, à toi bien plus qu'à moi.

○

JE te demande combien on est payé et tu ne sais pas. L'an dernier, tu as été payée un peu plus de 14 CHF de l'heure. Je demande à Paulo et il ne sait pas non plus, pas plus qu'Amália, pas plus qu'Erwin. Personne dans les vignes ne sait combien on est payé. Le troisième matin, il fait un grand soleil, tu demandes au patron lors de sa petite visite de courtoisie matinale, et... il ne sait pas, il ne sait pas vraiment, il dit : 15 je crois, 14, peut-être 13, il faut que je regarde les grilles de cette année, les grilles de la profession. Est-ce qu'il ne fallait pas demander, est-ce que ça ne se fait pas ? Y a t-il quelqu'un ici qui ne travaille pas seulement pour être payé ? Y a t-il quelqu'un ici qui se casse le dos pour le bonheur de participer au remplissage de bouteilles qu'on ne pourra jamais se payer ? Qu'un cadre supérieur négocie son salaire à l'embauche, rien de plus normal, mais qu'un ouvrier sans aucune qualification s'en inquiète seulement, voilà qui dépasse l'entendable. L'après-midi, réponse du patron : c'est 15,40 de l'heure. À la pause on le dit à tout le monde. Comme ça c'est posé, c'est clair. Certains avaient dit 14, une autre pensait 17, non c'est 15,40. Pour nous qui vivons en France, c'est pas mal.

•

JE descends les lignes en marchant entre chaque caisse à charger, je remonte la ligne sur le transpalettes, j'ai bonne vue sur le travail qu'on effectue et je peux fermer les

yeux pour profiter du soleil et du vent, je peux m'étirer. Lorsque nos regards se croisent, on se sourit, un peu comme des amoureux bêtes dans un mauvais film.

○

À CHAQUE fois qu'on arrive en haut d'une ligne, Paulo me propose de boire un coup, on prend notre temps, on profite des caprices de la machine pour se reposer. Un jour qu'on est juste au-dessus du château et qu'on attend qu'une ligne soit finie pour achever le ramassage, Paulo me fait signe de me décaler pour ne pas que le patron nous voie nous reposer depuis son bureau. C'est déjà assez tard dans la semaine, "on" trouve déjà certainement qu'on va trop lentement toi et moi, Erwin nous l'a dit mais on l'a pris à la rigolade, il a dit que sinon, il allait nous séparer. Oui oui, on en a bien ri, on s'est cru au primaire, école-salariat, professeur-supérieur, élève-employé, ça fait sens tout ça.

•

D'UNE certaine façon, Paulo a pris soin de nous, il a toujours "manigancé" pour qu'on ne se fasse pas mal voir. Vous venez en bas, et vous faites les lignes depuis le bas, quand le char arrive avec les caisses vides, un de vous deux va pour aider à partager les caisses, je m'en fous si c'est l'un ou l'autre, mais vous faites attention et vous y allez dès qu'il arrive. Toi, Mickaël, tu aides pour porter les caisses, et puis comme ça, comme vous êtes à droite à gauche, on ne peut pas voir si vous allez moins vite que les autres, on ne peut pas comparer. Mais le truc, c'est que nous, et d'une on ne trouve pas qu'on aille si lentement, et de deux pour tout dire on s'en fout, il y en a qui vont vite, d'autres qui vont moins vite, certains ont besoin de se reposer plus, très bien, peu importe, à la fin l'important c'est que toutes les lignes soient faites, pas que tout le monde ait le dos complètement explosé parce qu'on n'a jamais relevé la tête sauf pour remonter la ligne.

○

PAULO dit : ce n'est pas juste pour les autres si certain'es vont plus lentement. C'est ce qui se dit à voix basse dans les rangées, en parlant des autres, en parlant de nous. Paulo aussi, même s'il ne le dit pas, trouve qu'on va moins vite. Ce n'est pas juste ? Doit-on être payé à la rangée, à la qualité du raisin coupé, à notre mal de dos ? Est-ce que c'est juste pour les autres s'il y en a qui acceptent de se ruiner le dos ? Pour qui est-ce juste de se ruiner le dos ? Rien de surprenant car c'est ce que le patron pense aussi : il faut ramasser vite, être disponible à tout moment, et accepter tout ce qu'on nous "demande" de faire. Pourquoi ? Le raisin va pourrir si on ne le ramasse pas vite, il faut le ramasser maintenant car c'est exactement le bon moment, et peut-être

demain pleuvra-t-il, c'est maintenant qu'on fera le meilleur vin, et l'important c'est que le vin soit bon.

•

Si le vin est bon, c'est aussi grâce à nous qui ramassons le raisin. S'il est mauvais, c'est aussi à cause de nous : comment notre conscience se sentirait-elle à rendre le vin mauvais ? Notre conscience est, vendangeurs et vendangeuses, de la même qualité que celle du vin. Nous ne sommes pas des salarié·es quelconques, nous ne faisons pas que couper, trier, porter, décharger, nous ne faisons pas seulement le travail répétitif d'une machine aux doigts tranchants. Non. Nous participons d'une grande aventure, d'une grande mission, d'une grande entreprise, celle d'un vin. Dans chaque bouteille qui porte le nom de ce château, c'est un peu notre nom que l'on retrouve aussi.

○

LORSQU'IL pleut et en attendant que la vigne sèche, on ne peut pas vendanger, ce serait mettre de l'eau dans le vin. Et on ne met pas d'eau dans son vin, ni dans le bon vin du patron, ni dans la piquette de la vendangeuse. Alors lorsque le temps est bon, nous travaillons plus et plus vite, c'est indispensable, c'est la moindre des choses. Le patron comprend qu'Amália doive prendre son après-midi pour ses heures de ménage, qu'Anna prenne sa journée pour garder sa petite-fille. Si tu travailles bien, on comprend, c'est donnant-donnant. Mais ça veut dire quoi, travailler bien ?

•

ON ne travaille pas après la pluie, mais on reste sur le qui-vive, on est disponible. Erwin peut à tout moment nous envoyer un message sur nos portables pour nous dire qu'on reprend le boulot. Même si tu ne sais pas si tu travailles, il faut te lever tôt pour regarder ton téléphone, il faut être prête à travailler. Erwin écrit à 6h pour dire qu'on va commencer dès 8h aujourd'hui parce qu'ils prévoient qu'il va pleuvoir et qu'il faut profiter du beau temps. On ne peut pas décider de partir pour la journée parce qu'on ne sait jamais, et la vigne n'attend pas. On est coincé.

○

QUAND tu es au chômage, tu es payé·e pour chercher un travail. C'est le deal. Tu dois être constamment en train de chercher un travail. Tu travailles à trouver un travail. Tu t'emploies à trouver un emploi plutôt. Tu es prêt·e à tout moment à aller un rendez-vous, à être contrôlé·e, à suivre une formation, tu es motivé·e, tu as envie de

trouver un emploi. Tu pourrais faire plein d'autres choses utiles ou inutiles, tu pourrais juste te reposer ou bien apprendre à dessiner ou faire de l'aide aux devoirs ou servir des soupes chaudes à ceux qui crèvent la dalle.

•

TU comprends ma théorie ? demande Paulo. Si vous êtes en bas, moi je peux argumenter en disant que vous faites des choses et d'autres quand il y en a besoin et que donc c'est pour ça que vous coupez moins, et qu'on a l'impression que vous allez moins vite. C'est une petite magouille, ça reste une magouille. C'est dans la logique du patron, on accepte et on détourne, on joue à qui sera le plus malin. À toute règle ses détournements, évidemment. C'est la base. On ne se prive pas des magouilles. On embarque le fromage, le chocolat, on chipe une bouteille, un sécateur, on prend des pauses entre les rangées. Inés prend quinze minutes de pause pour se faire accompagner aux toilettes du château. Oui, car sinon, les femmes ne pissent pas, parce qu'il n'y a pas de toilettes sur les vignes et qu'elles n'osent pas, elles en parlent, elles se plaignent un peu, mais elles continuent de couper, et vite, et elles se retiennent. Toi, tu pisses dans les lignes, tu t'en fous, et moi aussi, comme les autres gars sans doute. Mais Waan, ça m'étonnerait qu'elle fasse ça.

○

JE ne sais pas à partir de quand ça a merdé. À partir d'où. Au début, j'essayais de discuter un peu avec tout le monde, d'avoir l'air sympa et tout ça. Mais ce n'est pas si simple parce que très vite on se retrouve en binôme toujours avec les mêmes personnes, certains en deviennent inséparables : des duos redoutables d'efficacité du genre Waan-Amália et d'autres à l'opposé genre Erwin-Jacques qui attendent surtout d'avoir autre chose à faire que de couper du raisin. On voit les autres à la pause et encore, à la pause de midi tout le monde rentre chez soi et nous, on déjeune dans un champ au-dessus ou assis sur le banc du chemin ou un petit muret. Ça m'intéressait de construire une espèce de solidarité entre les travailleurs/ses, quand on a demandé combien on était payé et qu'on l'a dit à tout le monde, c'était dans cette idée-là. Mais en fait, ce que les autres ont retenu c'est surtout qu'on ne respectait pas trop les règles, que toi tu venais porter des fois, que moi je faisais des rangées avec toi alors que j'aurais dû rester avec les gars... Et puis, je ne sais pas comment on s'est retrouvé avec ce truc qu'on allait trop lentement, c'est comme si tout le monde avait peu à peu commencé à penser ça autour de nous sans nous le dire, à part Paulo qui au fond devait bien nous aimer. Ça t'a rendu un peu triste tout ça à la fin, quand tu y repenses c'est surtout cette tristesse que tu retrouves. Une des Portugaises, je ne sais plus son nom, t'avait engueulée l'avant-dernier jour parce que soit disant, tu ne lui avais pas dit qu'on faisait une pause et qu'elle avait continué à couper je ne sais où et que c'était à toi de lui dire... Et bon, on voyait bien que ce

n'était pas vraiment ça qu'elle te reprochait, on voyait bien qu'elle t'en voulait par ailleurs et que ça ressortait à ce moment-là.

•

CETTE expérience politique involontaire est pour moi, petit travailleur, un échec complet. Au lieu que les travailleurs et les travailleuses s'épaulent, se comprennent, se défendent face au patron, voilà qu'on a essentiellement réussi à monter les autres contre nous. Ce dont rêverait plus d'un patron plus sournois que François. Nous voilà focalisés sur la justice entre les travailleurs, entre les exploités, c'est-à-dire : il faut, pour que ce soit juste, que nous soyons tous exploités de la même façon. Les injustices plus profondes qui s'expriment au-delà de notre petit groupe, impossible de les rendre visibles. Pire, elles s'en trouvent du même coup encore plus justifiées, car on s'appuie sur elles, car on cafte au patron, qui administre la justice parmi ses employés : une juste injustice qui permet de régenter nos différences. Comment en est-on arrivé là ? Comment les autres travailleurs peuvent-ils tomber aussi vite et facilement dans le ressentiment ? Cette justice que fait régner le patron parmi nous, qu'il a lui-même édictée dans son seul intérêt, comment se trouve t-elle si bien intégrée, acceptée, voulue, aimée, par les travailleurs eux-mêmes ? Ai-je été si naïf que j'en ai oublié cette police qu'on nous a fait bouffer, qu'on nous a injectée par tous les orifices et dans le sang et dans la langue et au lit de laquelle on continue chaque jour de nous abreuver ?

○

UN matin, le patron vient me voir, c'est clair qu'il a un truc à me dire et qu'il ne sait pas trop comment l'aborder et évidemment c'est de notre lenteur dont il s'agit : hier Erwin nous l'a fait remarquer, je vais vous séparer et gnagnagna, mais on l'avait un peu envoyé bouler, non, je ne crois pas qu'on aille moins vite, non, il faut dire qu'il avait mal choisi son moment le pauvre Erwin, on s'était à moitié engueulé dans la rangée juste avant alors je n'étais pas vraiment d'humeur à faire semblant que je me préoccupais de mon rendement... Et bref, en cette belle matinée, c'est le patron qui s'y colle :

- Alors comment ça va, Mickaël ?

- Bien bien, il fait beau, c'est bien.

- Et avec les autres alors... ça se passe bien, vous vous entendez bien ?

- Oui oui ça va, ça va.

(Réponses lacunaires, j'attends qu'il en vienne au fait sans lui donner de prise : qu'il se démerde, je ne vais quand même pas lui avouer des crimes qu'on n'a pas commis...)

- Non, parce que j'ai entendu dire qu'avec Tania, vous n'en faisiez un peu qu'à votre

tête...

- Ah bon, je ne vois pas de quoi vous parlez.

(Il parle du fait qu'on se mette ensemble dans la même rangée ? Oulala, grosse rébellion, on perturbe la séparation strictement genrée du travail, garante d'un travail bien fait et efficacement, parce que sinon, bien sûr, on papote, on papote, on traîne, on baye aux corneilles, on se fait des mamours, attention, on va vous séparer hein.)

- Bon et puis Erwin m'a dit que quand vous êtes ensemble avec Tania, beh vous discutez et tout, et donc vous allez moins vite.

- Euh non, je ne crois pas qu'on aille moins vite, on est toujours plus ou moins au même niveau que les autres. Ce n'est sans doute pas nous qui allons le moins vite.

- Oui bon, mais vous êtes toujours motivés ou...

- Motivé, motivé, autant qu'au début oui. Je coupe le raisin, je porte les caisses, je fais mon travail.

(Mais motivé par quoi, sérieux ? Est-ce qu'il vient se taper des délires "je coupe du raisin et je porte des caisses" au milieu de ses journées de bureau pour le fun, Monsieur François?)

- Non, parce que si vous n'êtes plus motivés, il y en a d'autres qui auraient envie de travailler, j'ai refusé plein de gens pour vous prendre, à Tania et toi, parce que vous êtes un peu comme de la famille...

...et patati et patata, auquel je pense que je ne réponds rien, parce que sinon, je lui dirais que oui bien sûr c'est l'idée, nous les travailleurs, nous sommes en concurrence et nous battons pour nous faire employer, oui oui je sais, et pour vous, évidemment, le mieux c'est quand même de prendre les travailleurs les plus dociles, les étrangers c'est bien non, ils sont contents parce qu'ils gagnent plus que chez eux, ils ont des conditions de travail précaires et le risque de perdre leurs droits à tout moment, c'est assez idéal pour vous, non ? Bref, on ne s'est pas dit grand-chose de plus. En remontant il passe pas loin de toi alors tu lui demandes si ça va et il semblerait qu'il marmonne une sorte de : mmm, c'est pas lui qui décide, de toute façon...

•

MES grands-parents sont venus d'Espagne en France, les tiens sont allés en Suisse. Ils ont travaillé comme des bourriques. Ton grand-père a d'abord dormi dans la grange ou dans la porcherie du château. Ma grand-mère a fait des ménages, les vendanges, elle avait six gosses à nourrir et son mari était mort, en lui laissant une maison de village toute trouée dans le toit. Il y a une tripotée de gens qui prendraient notre place, dit le patron. Une tripotée de gens motivés. Motivés = de bonne volonté = obéissants. On a été pris parce qu'on est la famille, qu'il dit. (Autrement dit : ce n'est pas parce qu'on travaille bien ou qu'on est de la main-

d'œuvre docile.) Tentative d'établir une relation sentimentale. Tu pensais que ta grand-mère serait un peu triste d'apprendre que ça ne s'était pas forcément bien passé avec François. Au final, elle n'en avait un peu rien à faire. Le souvenir de la porcherie peut-être.

○

JAKUB est fatigué, il est à droite à gauche ou en bas au caveau pour vider les caisses et nettoyer les machines. Il ne rechigne jamais à la tâche, il fait ce qu'Erwin lui dit de faire. Il commence à 7 ou 8h si on le lui demande, il finit à 19, 20, 21h si on le lui demande. Besoin de thunes ou sens du devoir ? Qu'est-ce qui lui courbe le dos ? Toutes ces années lui ont fait comprendre le sens du travail. Le travail d'un Polonais en Suisse.

•

J'ESSAIE d'en finir avec ce foutu texte et je te demande, alors qu'on prépare le repas de midi, deux ans plus tard, tes souvenirs à propos d'Inés :

- Combien de temps elle est restée, déjà, plusieurs jours ou juste un ?
- Un seul je crois bien... Je sais qu'au début on l'a mise en binôme avec moi mais elle n'en avait vraiment rien à foutre, elle s'arrêtait tous les trois mètres pour regarder ailleurs. Ça ne me gêne pas en soi, on peut aller lentement, pas de problème, mais c'est juste que... déjà on trouvait que je n'allais pas assez vite en général, alors en étant avec elle, je voyais tous les autres qui filaient devant nous, ça n'allait pas arranger ma situation...
- Elle était là parce qu'elle avait fraudé le train plusieurs fois et qu'elle avait une grosse amende à rembourser, un truc comme ça, non ?
- Oui, elle était dans un foyer de jeunes et puis on l'avait envoyée là pour gagner un peu de sous. Je ne sais pas trop comment le patron s'est retrouvé à la prendre mais ce qui est sûr c'est qu'elle montrait bien qu'elle n'avait pas choisi d'être là.

○

RANKO ramasse les caisses pour que je puisse couper avec toi, mais il y a besoin de monde au caveau pour décharger, alors c'est moi qui descends. Je te demande, tu hésites, qu'est-ce qui vaut mieux, couper ici, porter les caisses au caveau ? Tu l'as déjà fait l'an dernier, c'est assez fatigant. Non, c'est différent, tu dis : c'est difficile mais tu as des temps de pause, pendant qu'on bouge une machine, qu'on en branche une autre, pendant le trajet aussi, assise sur le tracteur ou bien allongée dans la remorque, le nez vers le ciel, cinq petites minutes brinquebalantes, celles dont pense pouvoir se délecter le citadin à la ferme. Et puis c'est moi qui descends, on n'a pas

vraiment décidé, mais j'y suis allé, je ne sais pas si j'avais envie, je ne sais pas si tu avais envie, bien sûr c'est à moi qu'ils ont demandé parce que je suis un mec, alors j'y suis allé, moi-même je ne sais pas si j'ai envie, parce qu'il fait chaud et que la tâche répétitive s'oublie presque sous le soleil. Mais j'y vais, avec Jakub en vélomoteur, Erwin conduit le tracteur et moi dans la remorque vide. Jacques est déjà en bas avec la remorque pleine.

•

APRÈS les vendanges, Jakub a un petit job, pour quelques jours, dans les patates. Ensuite, il ne sait pas, peut-être chez un horticulteur du coin, peut-être. Petits villages, on devine comment ça marche, on s'envoie les bons ouvriers, et Jakub est, sans aucun doute, un bon ouvrier. Il ne coupe pas vite mais il compense bien. Il est très gentil. Trop bon trop con dit-on, mais pour Jakub, qui est Polonais, c'est autre chose qui se joue. Son visage est épuisé mais je me le rappelle souriant lorsque je le croise. C'est parce qu'il a son vélomoteur qu'il descend au caveau vider les caisses, comme ça il est indépendant, il peut remonter s'il n'y a plus rien à faire en bas. Tout fonctionne parfaitement.

○

IL faut vider les caisses dans une machine qui trie, sépare, en tournant, écrase, presse, et puis une pompe aide à remplir les cuves du jus obtenu. Jacques avance les caisses, avec Jakub on les vide, Jacques ensuite les range, et lorsque c'est fini il remonte aux vignes. On se gêne un peu avec Jakub, je ne sais pas tout de suite comment m'insérer dans cet aller-retour de quelques mètres, si croiser Jakub par la droite ou par la gauche, si poser la caisse vide sur la remorque ou la tendre à Jacques, je me rends compte que Jakub secoue la caisse une fois vidé le raisin, au-dessus de la machine, pour ne pas perdre le jus qui est dans le fond. Très vite, il n'y a plus de caisses. Erwin donne des ordres que Jakub semble bien connaître alors il les exécute et moi, je ne sais pas quoi faire, je regarde, il faudrait que je prenne une initiative, je me sens inutile, dois-je commencer à balayer, je prends la tâche de passer au jet les éléments de la machine qu'on démonte pour la laver, j'en mets partout sur le mur, ah oui dans quelques années le mur, il n'era plus blanc, dit Erwin, est-ce à dire que je dois faire attention, j'en mets sur le mur, sur moi, je me mouille, mon pantalon est trempé, je ne m'en suis pas rendu compte, dois-je laver précautionneusement ou bien... Laver la machine, dévisser les tuyaux, les pendre au mur, je manque de blesser Jakub avec le bout du tuyau, là où il y a l'écrou, qui pèse son poids, pause. Une activité comme une autre que je ne ferai qu'une fois.

•

POUR la fin des vendanges, il y a un grand souper. Tout le monde y est convié. C'est ton grand-père qui a fabriqué les chaises, les tables et les bancs de la salle à manger. Avec du bois tout tordu, la classe internationale. Le patron distribue les salaires avant le souper. Nom après nom. Une enveloppe avec du liquide. Tant d'heures à tant de l'heure ça fait tant d'argent. On a prévu de prendre la thune et de rentrer. On a prétexté un repas de famille mais la vérité, c'est bien qu'on n'a pas envie de fêter quoi que ce soit toutes ensemble. On ne se sent plus trop bienvenues, plus trop de la partie. On veut partir sans trop de remous.

○

D'ABORD il est venu t'en parler à toi, de notre supposée lenteur, et tu lui as plus ou moins répondu la même chose que moi ensuite : Je ne crois pas non, il me semble qu'on avance à une vitesse normale. Avec quand même, tu me le rappelleras, une petite remarque en plus : Peut-être qu'on dit moins oui oui que les autres, c'est tout et que ça fait parler. Puis tu lui as dit qu'il pouvait aller voir ce que j'en pensais de mon côté. Tu aurais pu ajouter que je n'avais pas plus envie que toi de le manger, même si certes, un patron si gentil, le mettre dans la position de patron, c'est vraiment pas sympa. Alors qu'il fait tout pour qu'on ne l'y reconnaisse pas, qu'il vient me demander ce que je fais le reste de l'année, si j'étudie, ah j'ai fait des maths, ah, c'est bien ça c'est bien, et il te fait des compliments, il te demande si ça va ton grand-père et tout ça. Lui rappeler sa position de patron punisseur, c'est dur pour lui, le bon papapatron, il ne comprend pas qu'on ne fasse pas tout comme il dit alors qu'il est si mignon et attentionné, il ne comprend pas qu'on lui réponde et qu'on ne baisse pas la tête alors qu'il veut notre bien à tous, mais oui, t'es un patron, peut-être que tu n'es pas le pire, le plus méchant, tu ferais plutôt partie des sournois en fait, et tu ne veux pas notre bien à tous, tu veux que ça se passe bien pour que ton affaire tourne bien c'est tout, faut pas t'en faire t'es juste patron, tu crois qu'on fait partie de la même équipe, tu crois que si je viens couper des raisins comme un con pour remplir tes bouteilles c'est par amour de ton vin, tu crois que les autres ils sont venus de Pologne, de Thaïlande et du Portugal par amour du vin, bien sûr que tu sais que c'est des conneries tout ça, bien sûr qu'on vient là pour la thune et seulement pour la thune, on ne vient pas se tuer le dos dans tes vignes parce qu'on adore ça, qu'est-ce qui pourrait bien nous faire venir couper du raisin si ce n'est pas les trois sous que tu vas nous donner à la fin, tu veux me le dire, ça, tu crois qu'on est quoi, une famille ou je ne sais pas quoi, une équipe en lice pour le meilleur vin des notables du coin, tu aimerais bien qu'on soit comme une famille, qu'on s'aime tous parce qu'on partage cet amour du coup de sérateur bien placé et qu'on t'aime tous parce que tu es notre bon papa qui nous donnerait de quoi manger, mais ce n'est pas possible, ce n'est pas possible parce qu'il y a le pouvoir entre toi et moi, entre toi et nous, c'est toi qui a les rênes et les intérêts, c'est toi qui as les vignes et les machines, et c'est toi qui nous

emploies, et avant de nous donner un salaire, avant de nous donner de quoi acheter à bouffer et où dormir, c'est nous qui te donnons notre travail, notre sueur, notre temps, notre dos et quelques mois sur notre capital vieillesse, et oui c'est vrai que ça ressemble un peu à ce qu'un père attend de ses enfants dans ces belles et grandes familles, on fait des gamins pour qu'ils subviennent à nos besoins quand on sera vieux, et rien que d'y penser je trouve ça dégueulasse, la société fait des gamins pour la main d'œuvre, c'est à ça que servent les pauvres, c'est à ça que servent les immigrés qui viennent chercher un peu plus de thunes pour l'envoyer au pays, ça t'arrange bien toi que les pauvres se multiplient, hein, et qu'ils apprennent le sens du travail à leurs enfants, et le sens du travail c'est quoi, demande à Jakub si tu n'oses pas le dire, le sens du travail c'est baisser la tête courber le dos fermer ta gueule et faire ce qu'on te dit, on exécute et puis voilà, c'est ce que tu nous demandes, d'être de bons exécutants, de faire comme Erwin il a dit qu'il faut faire, parce que c'est toi qui nous payes paraît-il, tu voudrais nous faire croire que c'est donnant-donnant, on te donne notre travail et tu nous donnes de l'argent, tout le monde y trouve son compte, mais les comptes sont biaisés, on ne joue pas dans la même banque, on n'est pas parti avec le même solde, le capital tu connais, les vignes, les machines, le château, les employés qui logent dans les appartements que tu leur loues, tu le sors d'où, du trou de ton cul peut-être, tu comprends très bien qu'on n'est pas tout à fait au même endroit, qu'on n'a pas les mêmes cartes en main, tu le comprends tellement bien que tu me rappelles que tu peux me virer, qu'il y en a d'autres qui attendent, toi tu as le pouvoir de rompre ce beau contrat donnant-donnant qu'on n'a même pas signé, tu en as le pouvoir et ça ne te coûte rien puisque tu trouveras facilement un autre merdeux à exploiter et un qui fermera sa gueule, qui ne te fera pas l'affront de juste te répondre en levant la tête de la vigne, parce que c'est ça que tu ne supportes pas au fond, tout juste comme un vrai papa, ce que tu ne supportes pas c'est juste qu'on te rappelle qu'on peut aussi te faire chier, toutes proportions gardées bien sûr, toi tu as le pouvoir de nous faire chier beaucoup plus et tu prends moins de risques, et tout ça pourquoi, parce que tu es le patron c'est quand même simple non, c'est toi qui possèdes et donc c'est toi qui décides, le monde n'est vraiment pas compliqué, et tu devrais pouvoir comprendre que là, dans la relation qui nous lie et fait que je me trouve dans ta vigne à couper du foutu raisin, on n'est ni de la même famille ni de la même équipe, ce devrait être clair que nos intérêts sont opposés et que donc, dans le monde de l'intérêt propre, nous soyons ennemis.

•

IL faudrait oublier, ne pas distinguer ce qui se joue dans les vignes. Il faudrait vivre pour le soir, pour l'après, la joie de la douche, la joie de tes cousines, les lectures qui nous endorment tendrement. C'est ainsi qu'on me l'a appris : on est au travail la journée, on rentre du travail pour enfin s'éveiller à la vie, on profite de l'argent

récolté. La liberté s'acquiert, s'achète par le labeur. Ramasser des melons, occuper des gamins, voilà la liberté acquise en ma jeunesse. On en vient si vite à remercier le Capital de nous offrir à quoi nous employer. S'insérer et sinon un champ d'errance sans fin, l'esclavage de l'ennui et de l'hésitation. Et c'est vrai pourtant que j'aime rentrer, ouvrir la porte, Léonie dessine, Ariane joue de la harpe ou bien elle court au garage pour nous accueillir. Ariane a une infinité de câlins en réserve, les douleurs de mon dos s'y déposent avec bonheur. La routine est agréable parce qu'elle est douce, légumes vapeur, serviettes bien pliées, rincer les assiettes avant de les mettre au lave-vaisselle. Un nouveau câlin pour se souhaiter la bonne nuit, on se couche tôt, on se lève tôt, rien n'est trop, on parviendra vite à 50 ans, 50 années de doux levers, de doux couchers, comme les allées et venues de la rosée scintillante sur les feuilles craquelantes des vignes.

○

JE comprends trop bien les objections, les limites de la théorie. Je ne peux pas voir que les structures, que le patron, que les oppressions. Je dois voir les fissures, les écarts, les possibilités d'une vie bonne et la joie malgré les conditions mauvaises. Aucune théorie ne s'applique sans qu'on y perde un peu d'humanité, d'amour, de tendresse. Mais la théorie dominante est celle-là-même qui s'applique sans aucun ménagement pour ce qui est bon, car ce qui est bon se cache dans les zones oubliées. Alors levons d'autres théories comme des boucliers, pour garder au moins l'ombre sur ces zones de joie : patron, excusez-moi mais non, tant que vous serez patron, ma grotte, mon refuge, ma table vous seront fermés, cachés derrière une structure sèche et adverse qui fait de vous un voleur, un profiteur, un fouineur, un dévoreur. Lâchez d'abord votre château.

•

C'EST la fin et le patron t'a oublié une heure. Il n'a sûrement oublié d'heure à personne d'autre, il fallait que ça tombe sur toi. On pensait partir en douce, nous voilà contraints au devant de la scène. Je ne saurais redire exactement l'échange qui a suivi mais c'était festival, c'était bas les masques, on jouait enfin franc jeu. Pourtant, tu étais prête à négocier car cette heure-là, on le sait tous les deux, c'est la somme de deux demi-heures où tu m'as aidé à ramasser les caisses en fin de journée. Erwin ne les a pas comptées, toi oui ; sans doute n'était-il pas au courant. Ça n'aurait pas dû être un drame, mais voilà, malheureusement, François n'a pas eu la réponse attendue, François a dit :

- On vous a déjà fait des remarques alors il me semble que vous ne devriez pas trop réclamer, non ?

Alors c'est toi qui l'enchaîne, simplement, calmement :

- Cela n'a rien à voir, j'ai travaillé cette heure, vous devez me la payer.

Mais c'est à croire qu'il a décidé de nous montrer qu'il est bien le patron et qu'il en a toutes les caractéristiques. Dans quel ordre il nous expose sa philosophie je ne m'en rappelle pas :

- Quand on fait une remarque, quand on vous dit de faire quelque chose, vous dites oui monsieur et vous le faites, vous faites profil bas. C'est partout comme ça, vous vous en rendez compte avec l'expérience, comme moi je l'ai fait en travaillant à différents endroits, ici ou à l'étranger.

(Tu lui dis que tu ne penses pas prendre le même chemin que lui.)

- Et toi, tu es trop arrogant de toute façon.

(Il parle de moi, je ne sais pas si je répons.)

- C'est moi qui vous paye.

Euh, réponse facile, tac-au-tac :

- Certes, mais c'est nous qui travaillons.

(Pas de bras, pas de chocolat.)

C'est beau à voir, l'autorité poussée dans ses retranchements, ça tremble, ça s'embrouille, ça ne sait plus penser, ça dit n'importe quoi... Ah, ces parents qui se trouvent face à un enfant qui rit de leurs consignes, de leurs interdictions, de leurs menaces, comme ça les énerve ces rires de puissance. Et qu'y peuvent-ils... Ils peuvent se mettre en colère, ils peuvent crier, ils peuvent punir, ils peuvent priver, ils peuvent enfermer, ils peuvent frapper. Oui, l'émotion qui emporte l'autorité que l'on confronte peut mener loin, et c'est beaucoup moins drôle, et c'est beaucoup moins beau car on peut risquer gros. Mais pas nous, pas nous qui sommes français et éduqués, pas nous qui sommes presque de la famille, du village, et pas ici car François a une conduite à tenir devant les autres employés, il est sur le point de les récompenser de leur dur labeur dévoué, il est sur le point de partager avec eux un dîner de fête, de célébrer la fin des vendanges annuelles, François a un rôle à tenir, le rôle du juste père, malgré ses deux enfants effrontés et rebelles, qui ont osé compter leurs heures :

- En plus, vous comptez vos heures, vous ne nous faites pas confiance, Erwin compte les heures et vous n'avez pas confiance.

- Ce n'est pas ça, non, on compte nos heures parce que tout le monde peut se tromper, c'est tout.

Et François continue à s'enfoncer, c'est une petite exploitation, c'est un petit château, on est dans une relation de confiance et on l'aurait trahie, ô comme son cœur et celui de tous ses autres enfants doivent être en mille morceaux en cet instant terrible où on réalise, ô miséricorde, que deux enfants ont douté de leur père et de sa bienveillance. Allez va, donnez-nous 15,40CHF de plus et restons-en là : c'est fini, vous n'êtes plus mon père. C'est fini.

